

BULLETIN

DE

L'INSTITUT ÉGYPTIEN

TROISIÈME SÉRIE. — N° 4.

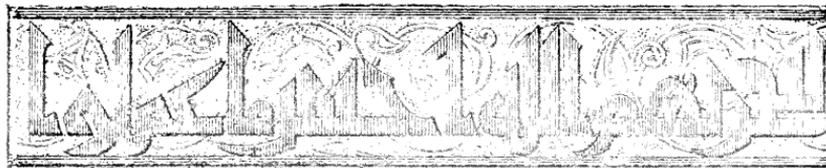
ANNÉE 1893



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1894



LA POLYCHROMIE

DANS

LA PEINTURE ET L'ARCHITECTURE ARABES EN ÉGYPTE

PAR

Max HERZ, architecte.



(Annexe N° 3 à la séance du 6 janvier 1893).

Le temps qui détruit sans relâche et qui s'acharne aussi aux œuvres que l'homme a cru pouvoir créer pour défier les siècles, tout a dû supporter son inexorable loi. Pour quelques-unes d'entre elles, le temps s'est seulement contenté de les outrager en leur enlevant, en tout ou en partie, leur meilleure parure. L'œuvre ainsi attaquée, ce qu'elle a perdu avant tout, c'est la couleur, un des plus gracieux de ses ornements.

Où est l'éclat des majestueuses pyramides qui ont survécu aux tempêtes des siècles? Où est l'aspect chatoyant des monuments de l'Orient?

N'y a-t-il pas eu une campagne opiniâtre de la part des savants archéologues et des hommes de l'art afin d'établir que les Grecs, dans leur architecture, avaient employé la polychromie?

Quelles discussions ces recherches n'ont-elles pas créées jusqu'à ce qu'il fût bien démontré que les éternels et les vrais canons de cette architecture nécessitaient l'emploi absolu de la polychromie?

Pendant, même après ces affirmations, devant l'incroyable outrage du temps, on ne se décidait pas à donner à la polychromie le rang qu'elle devait avoir dans la décoration architecturale, dans le sens large du mot. Cette question n'est résolue affirmativement que depuis quelque temps.

La polychromie, dans l'art arabe, devait trouver fort naturellement sa raison d'être par le système d'ornementation mouvementé, alternant et compliqué par le jeu des lignes ; de plus, le soleil constamment brillant et qui donne à la plus modeste couleur une valeur éclatante, ne permettait pas à l'artiste d'être indifférent pour la couleur et a dû l'amener forcément à son emploi dans ses œuvres architecturales.

En effet, nous n'avons qu'à jeter un regard sur quelques monuments. Prenons, par exemple, une mosquée : tout d'abord nous remarquons que la façade s'élève en assises bicolores, les ouvertures sont couronnées de beaux linteaux et arcs à clavaux, dont l'enchevêtrement consiste en divers matériaux polychromes ; le portail lui-même est souvent un chef-d'œuvre de coloration ; dans l'intérieur, les murs sont enchâssés des plus gracieuses mosaïques, les lambris à raies multicolores encadrent les panneaux en porphyre, granit, vert antique ou tous autres matériaux que la puissante Egypte pouvait réclamer ou se procurer. Souvent aussi les murs sont entièrement revêtus de mosaïques : le dallage même que l'on foule, resplendit des plus agréables compositions obtenues par l'agencement habile des pierres de différentes nuances.

Regardons aussi leurs meubles, les objets d'usage journalier, quelle que soit leur destination, quelle qu'en soit la matière, argile, verre, bois ou métal, le gracieux coloris frappe agréablement le regard.

Mais ce n'est pas ce dont je veux m'occuper dans ce court essai ; je fais abstraction de cette polychromie employée par application ou incrustation, je ne veux parler que de la polychromie obtenue seulement par la peinture, c'est-à-dire que j'essayerai de démontrer que ce système de polychromie a été réellement employé et quelle est l'importance qui lui a été assignée dans l'architecture arabe en Egypte.

De nombreux échantillons documentaires nous sont fournis par de beaux restes ; d'autres se d'robent le plus souvent à nos recherches, mais le hasard nous les fait quelquefois rencontrer.

Les surfaces dont on doit tenir compte dans cette étude sont de trois sortes :

1° Celles qui consistent en un enduit ;

2° Celles fournies par la pierre de taille elle-même (ou autres genres de pierres);

3° Celles qu'offre le bois.

Examinons d'abord la peinture sur enduit.

Les murs des premiers monuments de l'art architectural arabe en Egypte ont été construits en briques. La première mosquée du Caire, de l'ostat, est celle d'Amr'ibn-el-Ass. Cette mosquée, qui aujourd'hui ne nous apparaît que dans les vestiges de ses nombreuses restaurations, fut construite en briques, de la manière la plus primitive. Ibn-Touloun, Hâkem-bi-Amr-Allah et d'autres construisaient leurs mosquées en employant les mêmes matériaux.

Si la mosquée d'Amr' a été aussi simple que Makrisi nous l'a décrite et dont, au dire de cet auteur, les murs n'étaient même pas crépis, il est certain que ces murs n'étaient destinés à aucune décoration.

C'est deux siècles et demi plus tard que se dresse la mosquée d'Ibn-Touloun, dont les murs étaient recouverts de riches arabesques en plâtre. Le peu de ce qui reste de ces arabesques apparaît aujourd'hui sous la couleur primitive du plâtre..

En a-t-il été ainsi à l'origine ?

Je ne le crois pas, car nous savons fort bien que cette mosquée a subi des restaurations successives, et parmi elles, celle de la fin du XIII^e siècle par Houssâm-el-Dyn Lachyn, à qui cette mosquée, alors en ruine, servit de lieu de refuge. Et c'est précisément en souvenir de ce fait que Houssâm-el-Dyn restaura la dite mosquée.

Il n'existe aucun doute que l'on ne se contenta pas pour longtemps de la couleur primitive et uniforme du plâtre, mais, au contraire, on augmenta l'effet de l'ornementation en y appliquant les couleurs.

Les documents nous font défaut pour venir à l'appui de cette opinion, car pas un des monuments construits en briques ne se présente aujourd'hui dans son état primitif. Pour Ibn-Touloun, il a été déjà mentionné que cette mosquée fut l'objet d'une reconstitution complète,

Les mosquées qui, en plus de celles désignées ci-dessus, doivent être par leur caractère mentionnées ici sont :

La mosquée El Azhar, qui a subi le même sort que celle d'Ibn-

Touloun ; la mosquée d'El Hâkem, qui n'est depuis longtemps qu'une ruine, ainsi que les madrassas El Kâmelieh et El Sâlehiéh, de la première moitié du XIII^e siècle.

Ce sont surtout les documents datant de ce siècle qui nous fournissent les premiers échantillons de peinture polychrome sur des surfaces enduites.

Nous retrouvons la trace de ces documents précieux sur une ancienne porte de la citadelle, construite par Sâleh-el-Dyn vers la fin du XII^e siècle. Cette porte repose sur le pied droit est de la porte actuelle extérieure au nord de la citadelle. On y arrivait par une série de marches qui existent encore aujourd'hui, ce qui fit donner à cette porte le nom de « Bâb El Moudarrag » (porte à degrés)¹.

En me rendant un jour à la citadelle avec M. Casanova pour étudier cette porte de près, nous remarquâmes, à notre étonnement, que dans les endroits où le crépi, noirci par le temps, se détachait de la voûte, apparaissaient des surfaces colorées. Grâce à l'obligeance du commandant de la citadelle nous pûmes, plus tard, examiner tout à loisir cette découverte singulière.

A l'aide d'un échaffaudage que nous montâmes rapidement, nous pûmes constater que la voûte était enduite de plusieurs couches de plâtre, dont les premières se détachaient et menaçaient de désagréger celles sur lesquelles elles étaient appliquées.

Dans ces conditions, il ne nous restait autre chose à faire que de détacher les couches les plus endommagées pour sauvegarder les plus anciennes, qui étaient aussi les plus intéressantes.

Ce travail nous fit constater que la partie inférieure de la calotte était ornée d'un large bandeau d'inscriptions formé de lettres blanches sur fond rouge. Le même système d'inscriptions se répétait sur la voûte couvrant la niche dans laquelle la porte est entaillée. Le milieu des quatre pendentifs porte les médaillons que l'on trouve très souvent dans les monuments arabes et qui exaltent la gloire du sultan constructeur. Les champs triangulaires autour de ces médaillons étaient couverts d'ornements peints en rouge, vert et noir sur fond blanc.

¹ Le mérite d'avoir attiré l'attention des archéologues sur cette partie si intéressante de la citadelle appartient à mon excellent ami M. Casanova, ancien pensionnaire de la Mission d'archéologie française du Caire.

Les inscriptions que je viens de mentionner parlent de Mohamed-el-Nasser, fils de Kalaouñ, dont le règne interrompu dura de 1290 à 1337.

A titre de curiosité je rappellerai que ces ornements nous ont apparu seulement après avoir détaché dix couches d'enduits superposées. J'ai pu constater, en examinant les parties dégradées que ces inscriptions se trouvaient sur la cinquième couche ; par conséquent, la maçonnerie était couverte de quinze couches successives d'enduit.

Au cours des travaux que j'ai exécutés l'année passée dans la mosquée El Azhar, je rencontrai un genre de peinture semblable à celui que nous avons découvert sur la plate-forme El Moudarrag.

En effet, sur la niche droite, *kibla*, qui flanque la coupole du *sahn*, j'ai constaté des ornements absolument identiques comme dessin et comme couleur à ceux qui m'avaient vivement frappé lors de ma visite à la citadelle. Cette conformité étonnante ne peut pas être l'effet du hasard, mais elle nous indique un système de polychromie que j'ai toute raison de croire comme ayant été très usitée vers la fin du XIII^e siècle.

Après ces quelques exemples, les documents du siècle suivant nous font défaut. Je n'ai pas encore eu occasion de trouver des documents à l'appui de ma théorie sur la peinture des stucs.

Pendant il est indiscutable, malgré l'absence de documents certains, que l'on a continué à employer les couleurs dans les ornements de ce genre.

Un monument du commencement et un autre de la fin du XV^e siècle, que je vais vous indiquer comme derniers exemples de la polychromie sur les enduits, nous le prouvent.

Nous choisissons le premier exemple dans la mosquée El Mouayyed, construite en 1412, où des travaux importants de restauration ont été entrepris depuis quelques années et sont en cours d'achèvement.

Les parties inférieures de la paroi du mur est, à l'intérieur du sanctuaire, sont revêtues, sur une hauteur de plusieurs mètres, d'un lambris en marbre, et le mur au-dessus de ce lambris est enduit de plâtre. Avant que le Comité des monuments arabes ait commencé les travaux de réparation, on pouvait remarquer sur cet enduit une peinture tout à fait ordinaire, qui cherchait en quelque

sorte à suivre par des mouvements fantastiques et maladroits, les ornements en reliefs existants sur cette partie du mur. Les travaux entrepris nous obligèrent à faire disparaître cette peinture grossière. La peinture une fois enlevée, nous pûmes constater qu'entre ce badigeonnage et les ornements il y avait cinq couches d'enduit. Aussitôt après le nettoyage d'une petite surface, de gracieuses arabesques et inscriptions en relief, de dimensions et caractères divers, dorés et couverts de plusieurs couleurs, apparurent à nos yeux. (Voir p. 45 et pl. I.)

A côté de riches dorures on remarquait diverses couleurs telles que le bleu, le rouge et le blanc. Nous avons des traces si marquées de cette peinture, qu'il ne nous fut pas difficile de rétablir toute la surface ornementée dans sa splendeur primitive.

L'autre exemple nous est fourni par un tombeau de l'époque du sultan Kaïtbay.

Ce tombeau est connu sous le nom de Kobbat (coupole)-el-Fad-daouieh et se trouve situé à l'Abbassieh, près du Caire (voir pl. II). Le monument forme une grande salle funéraire (l'intérieur a été primitivement à deux étages) surmontée d'une coupole. La disposition de la coupole diffère de celle des autres coupoles de cette époque, car son tambour se pose immédiatement sur la substruction carrée, c'est-à-dire que le galbe extérieur ne suit pas la composition des pendentifs.

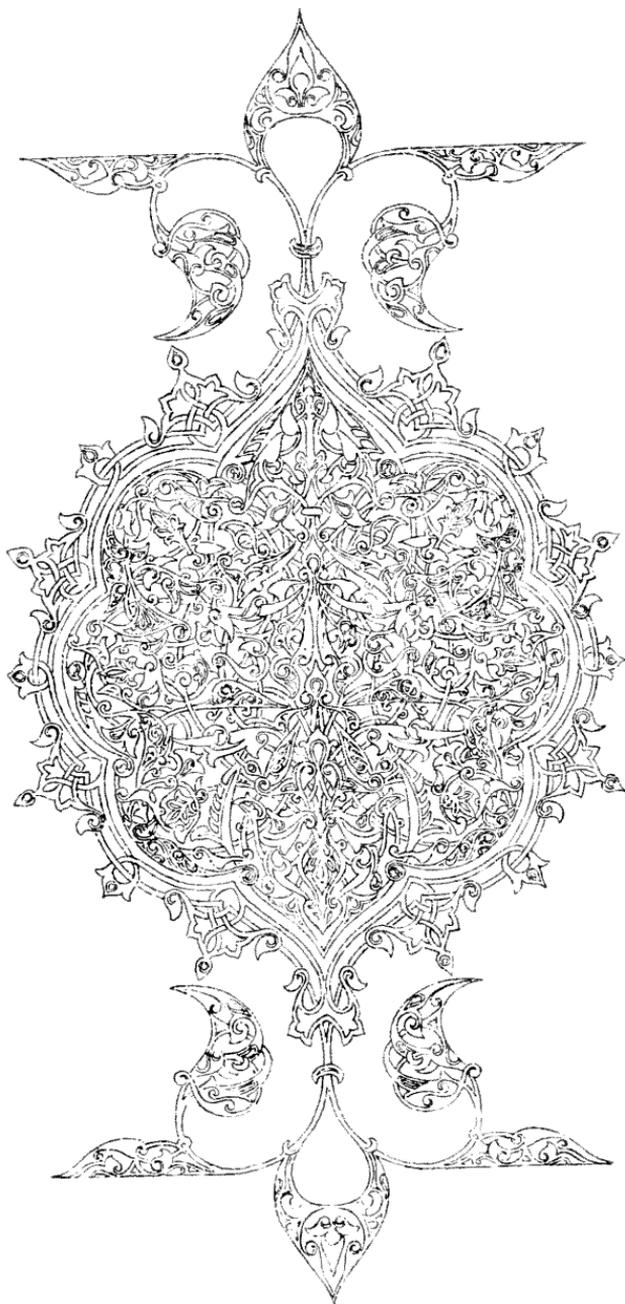
Mais si la vue extérieure de ce dôme ne vaut pas ceux du xv^e siècle, son intérieur n'en offre pas moins un très grand intérêt.

En effet, à partir du couronnement du soubassement jusqu'au sommet, le dôme est enrichi d'arabesques taillées en plein stuc et peintes de diverses couleurs.

Les ornements ne se répètent pas dans les parties correspondantes. La première vue de ce travail intéressant nous fait l'effet du sgraffito, mais des fragments qui gisent ci et là témoignent que les ornements étaient entaillés dans le vif même de l'enduit.

Les nuances des couleurs se font difficilement reconnaître sous la poussière des siècles, mais cela ne diminue pas complètement la beauté et n'offense en rien l'intérêt que nous présente ce monument.

Les exemples que j'ai cités, et surtout ces derniers, prouvent



dess. Herz
92

Mosquée el-Mouayyed - Caïre
Ornement en stuc sur un parois du sanctuaire





Photogr. artistique G. Lékégian et Co.

Phototypie de l'Imp. Nat.

INTÉRIEUR DE LA COUPOLE EL-FADDAOUIEH, CAIRE

Coin avec ornement en stuc.



assez que, dans l'architecture arabe, on ne laissait pas toujours aux ornements en stuc leur couleur blanche naturelle et monotone.

II

Examinons maintenant les parties architecturales construites en pierre de taille, et considérons un peu ces surfaces par rapport à la peinture.

Les historiens arabes ne nous disent pas à quelle époque on avait commencé à bâtir en pierre de taille. Un seul passage de Makrizi nous parle du minaret de la mosquée de l'émir Ala-el-Dyn Akbogha (construite en 1331), qui se trouve adossé à la partie nord-ouest de la mosquée El Azhar, dans lequel il est dit que, après le minaret d'El Mansour ¹, celui d'Akbogha est le premier qui ait été construit en pierre de taille. Je citerai, en outre, la mosquée El Akmar, construite par le khalife fatimite Amer-bi-Ahkâm-Allah, en l'année 1125 de Jésus-Christ, comme étant la plus ancienne dont la façade est en pierre de taille. Sur cette façade, comme sur le minaret, nous ne trouvons aucun indice de peinture. Le plus ancien monument sur lequel nous avons retrouvé des traces de peinture sur pierre de taille, est la mosquée funéraire du sultan Barkouk, érigée en 1384. En entrant dans la mosquée, nous remarquons qu'outre la décoration en marbre colorié des murs est, le ciel des coupoles, en pierre de taille, est recouvert de très beaux ornements peints en rouge, noir et blanc.

La coupole qui ombrage le tombeau du sultan Barkouk est particulièrement riche dans son ornementation : au sommet du dôme, les couleurs sont un peu passées et le noir seulement laisse des traces assez marquées. La première décoration bien distincte est une zone d'inscriptions formée de lettres colossales en couleur noire et bordée d'ornements de la même couleur. Au-dessous, nous trouvons une autre zone assez étendue, à ornements blancs, rouges et noirs, laquelle zone est limitée de larges bandeaux noirs. Elle est suivie d'une inscription qui s'étend aussi tout autour de la coupole et qui est en gros caractère soulous, peints en couleur noire. Les vides du champ sont couverts d'une inscription coufique plus

¹ La mosquée El Mansour fait partie de l'ensemble des monuments connus sous le nom de Moristân ; elle fut construite au vi^e siècle de l'hégire.

petite et de couleur rouge. Nous atteignons ainsi le niveau des fenêtres dont les piliers sont légèrement creusés en forme de niche, peints et ornés de jolies arabesques. Le regard s'arrête ensuite sur les importantes stalactites qui révèlent le talent et le goût de l'artiste, car plus on descend, moins s'accroît la couleur. Par ce procédé, le constructeur a pu obtenir l'effet artistique du passage entre la coupole, qui, sous le charme d'une riche décoration, fait disparaître la lourdeur de la masse, et les murs qui la supportent, dont les faces se présentent dans cet aspect de solidité qu'offre la couleur naturelle de la pierre de taille. Et c'est ainsi que l'on peut comprendre le talent qui a présidé à ces œuvres par l'accord heureux de la relation entre la partie légère qui est supportée, et celle massive qui la supporte. Ce qui a dû contribuer à obtenir cet effet, c'est l'emploi de la peinture à l'eau, laquelle ne couvre pas, mais permet même de voir à travers elle la structure des matériaux. Nous remarquons les mêmes principes de polychromie dans la coupole qui abrite le tombeau du harem du sultan Barkouk, seulement ici la composition est quelque peu plus simple.

Si j'ai cité la mosquée de Barkouk comme premier exemple de peinture sur pierre, j'ai fait une enjambée d'un siècle, car, en effet, les documents que nous avons à notre disposition prouvent que la couleur sur pierre ou au moins la dorure, a été employée un siècle avant. Makrisi, dans un passage où il parle du Moristan du sultan Kalaoun, rappelle que lorsque l'émir Gamâl-el-Dyn Akouch, gouverneur de Karak, fut nommé directeur du Moristan, il fit construire une annexe à cet hôpital, qu'il y fit ravalier les pierres et renouveler la dorure des inscriptions de la façade de la mosquée et du tombeau⁴. Donc ces inscriptions étaient, à leur origine, dorées.

Outre la mosquée de Barkouk que je viens de citer, je dois aussi mentionner la petite Madrasa du sultan Kaïtbay, de la fin du xv^e siècle, comme un des monuments qui a conservé la parure de ses couleurs jusqu'à nos jours. Il est inutile que je rappelle la richesse des ornements de cette ravissante construction. Je veux seulement attirer votre attention sur la peinture en rouge, bleu, blanc et noir qui accentue la beauté des ornements sculptés. — Les

⁴ أوجدت تذهيب الطراز بظاهر المدرسة والقبة

inscriptions sont dorées ; la peinture est légèrement appliquée sur les sculptures et leurs contours sont consciencieusement respectés.

Comme continuation chronologique de notre étude, qu'il nous soit permis de signaler entre plusieurs monuments les inscriptions intérieures sur pierre de la mosquée funéraire du sultan El Ghoûri, de la fin du xv^e siècle, dont les inscriptions portent des traces considérables d'une riche dorure. Ce qui est à noter, c'est que non seulement les lettres sculptées, mais aussi le fond de l'inscription est doré.

La couleur rouge qui est encore visible ne doit pas égarer l'observateur, elle ne constitue qu'une couche préparatoire sur laquelle la dorure a été appliquée. C'est précisément cette couleur rouge qui nous mène très souvent sur la piste des traces d'anciennes dorures. Nous avons un exemple de ce fait dans la large bordure en marbre du Kibla de la mosquée du sultan Barkouk, en ville ; et je ne crois pas me tromper en concluant que sur ce rouge il devait y avoir une dorure. En regardant aujourd'hui un morceau de marbre sculpté, on ne voit à première vue aucune trace de couleur, cependant si on prête un regard attentif, on remarquera aussitôt que cette sculpture porte de légères traces de couleur rouge sur laquelle ci et là brillent quelques points minuscules de la couche d'or primitive. En effet, si on regarde attentivement la bordure en marbre dans la niche de la mosquée El Hassan, on se convaincra de ce que je viens d'avancer. Il en a toujours été ainsi toutes les fois que l'artiste a employé le marbre sculpté dans la décoration de ses œuvres.

Cette préférence marquée pour ce genre décoratif s'est développée surtout dans le style qui a pris naissance sous la domination turque, au commencement du xvi^e siècle : à preuve les monuments de cette époque qui nous disent combien a été répandu le système décoratif en question. (Il est bien entendu qu'il ne faut pas confondre avec ce style vraiment gracieux les productions de notre siècle).

Comme exemple, permettez-moi de citer les fontaines et écoles :

Du sultan Mahmoud, de l'année 1751 (quartier de Habbanieh) ;

Du Sultan Moustapha, de l'année 1760 (quartier de Sayeda Zeinab) ;

Et en dernier lieu, celle d'Abdel-Rahman Katkhoday (au Nahas-syn), de la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Dans ces monuments, la peinture occupe le premier rang dans la partie décorative ; ces monuments présentent encore aujourd'hui leur décoration dans un état plus parfait, c'est qu'ils datent d'une époque plus rapprochée de la nôtre, et que, pour des raisons faciles à comprendre, ils étaient l'objet de soins plus assidus.

Avant de terminer, permettez-moi, messieurs, d'exprimer le vœu que le Comité de conservation des monuments de l'art arabe, qui a tant fait pour la restauration des monuments que je viens de citer, soit à même de rendre à la partie polychrome son ancien éclat.

Ne voulant pas abuser plus longuement de la gracieuse attention que vous avez bien voulu m'accorder, je clos ici l'avant-dernière partie de mon essai, me réservant de vous en lire la dernière à une des prochaines séances.

MAX HERZ.
